

Correction du devoir de commentaire n°2

Séquence poésie, APOLLINAIRE, extrait des *Calligrammes*

(1918)

Apollinaire est connu avec Cendrars pour être l'une des passerelles poétiques qui fait passer de l'ancien siècle, le XIXe, au siècle moderne, le XXe, et c'est aussi pour ses ruptures et images inattendues qu'il est devenu l'une des figures tutélaires que se donna le Surréalisme. Européen dans l'âme (né en Italie d'une famille polonaise, de culture française et fasciné par l'Allemagne rhénane) et donc inclassable, il a aussi révolutionné la poésie en mêlant motifs anciens (le vagabond, la célébration de la muse) et motifs plus incongrus ou volontiers provocateurs : la ville, la guerre, la pornographie.

Dans ses *Calligrammes* l'on trouve un hommage rendu à ce vieux continent qu'il entend rénover et ce long poème sans forme précise se veut en effet le prétexte d'un patchwork poétique mêlant sources d'inspiration diverses. L'loge pourtant est un mode de faire connu et commun dans le monde poétique. Il est même fondateur. Alors, comment rendre la célébration originale, ici ?

Voyons pour cela l'originalité de cet éloge, puis son universalité pour enfin étudier la vivacité de la célébration.

Le poème veut renouveler le regard porté sur l'Europe et pour cela, il se doit d'être lui aussi moderne.

D'abord il ne relève d'aucune forme précise, consistant en une accumulation de vers au mètre irrégulier (« regarde regarde mais regarde donc », octosyllabe, mais « un jour fait de morceaux mauves », heptasyllabe) : le voyage commence, pour le lecteur, à la lecture du poème, dans un pays débarrassé de la vieille métrique et de l'antique prosodie.

La modernité du poème tient aussi aux images étonnantes qu'il convoque ; notamment les « feux tricolores », objet utilitaire régulateur de circulation routière ou ferroviaire et a priori sans rapport avec le monde poétique. Clôturer le poème par cette mention on ne peut plus prosaïque ce n'est pourtant pas dévaluer la poésie, mais bien lui garantir une force concrète, une capacité à intervenir dans un quotidien que le poète souhaite réhabiliter.

Le poème joue la carte de l'universalité et mise sur une accessibilité censée faire du poème un objet transitoire, toujours en circulation et en partage.

Le poète joue sur la familiarité : des expressions telles que « le vieux » (pour désigner une personne âgée) ou des termes à suffixes diminutifs comme « cuvette » (renvoyant en outre à une réalité triviale) garantit sa facilité d'accès. Le poème n'échappe à personne, il est au contraire ancré dans le quotidien des lecteurs et dans leur vie quotidienne.

Le poème s'inscrit dans une temporalité qui tangue tantôt du côté de l'anecdote (avec le présent d'énonciation « regarde mais regarde donc ») tantôt du côté de l'éternité avec en fin de poème un emploi du présent de vérité générale : « tes cheveux sont le trolley à travers l'Europe ». Ainsi le poème touche toutes les circonstances et fait le tour de la vie humaine : aussi bien celle légère des petits

moments volés que celle, grave, qui consacre une situation amenée à se pérenniser et à figer l'existence.

Enfin, le poème ne serait pas original ni réussi s'il se contentait d'être passivement contemplatif comme le sont souvent les éloges en forme d'hommages pompeux et outrancièrement déférents vis-à-vis de leur sujet.

Ici, le voyage à travers l'Europe doit nous entraîner et le poème est en soi une aventure. D'abord, c'est un poème sensuel, avec la collision de plusieurs sens : la vue « feux multicolores » clôturant le poème, l'ouïe (« la chienne aboie »), mais aussi l'odorat des « lilas » et le toucher suggéré par « le vent ». Le texte est parcouru de références au corps : les « paupières », le « visage », objets souvent célébrés par les pètes et prétextes à de fameux blasons » (comme les « cheveux » du vers de clôture) mais aussi plus originaux, le « ventre », les « pieds ».

Ce voyage original et fascinant vit aussi en multipliant les emprunts linguistiques ; anglais avec le « trolley » mais aussi italien (« una volta ho inteso dire che vuoi ») ou même des termes descendus du germain comme « hareng » ou des termes suggérant des zones géographiques comme l'adjectif « russes » complétant le nom « cigarettes ».

Le lecteur est interpellé et appelé à construire le poème dans son propre imaginaire ; happé par l'impératif d'abord destiné à la muse (« regarde mais regarde donc ») mais aussi inclus dans la première personne du pluriel (« nous sommes tranquilles de ce côté-là »). Le poème veut relancer son/sa destinataire en permanence par la reprise insistante des termes (« chiennes » et « routes » répétés tels quels à quelques vers d'écart seulement, sans aucune variation, ou encore les impératifs « ouvre » ou « regarde » repris plusieurs fois). Ce poème n'est pas une contemplation banale au sens où elle ne laisse pas le contemplateur libre d'ouvrir et fermer les yeux à sa guise. La célébration ici est par son insistance quasiment un cri de ralliement, quasiment un impératif, comme si nous n'avions, à notre tour nous lecteurs, pas d'autre alternative que d'aimer cette Europe qui n'est pas une proposition mais bien une obligation ici.

Afin de de mettre en lumière la puissance de ce poème en forme d'éloge nous avons vu d'abord son originalité puis son universalité avant de nous concentrer sur sa vivacité.

Apollinaire fait partie de ces poètes voyageurs, au même titre que Cendrars qui a autant voyagé réellement que par l'imaginaire, ou encore que Saint John Perse qui intitule d'ailleurs un de ses recueils *Exils*, ou déjà Baudelaire, grand voyageur dans ses rêves plus que sur les mers et auquel on doit le poème emblématique « l'invitation au voyage ».